

## *Avant-propos*

Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, surgit en Amérique du Nord une nation canadienne-française au sein de laquelle seigneurs et « habitants » partagent les mêmes dangers, guerres indiennes ou anglaises, les mêmes obstacles, l'immensité de la forêt ou le long hiver, les mêmes peines, comme les défrichements. Ces paysans canadiens, écrit Montcalm, « vivent comme de petits gentilshommes de France, ayant chacun deux ou trois arpents de terre sur trente de profondeur ».

Les Canadiens sont alors fiers de l'œuvre déjà accomplie et les négociants, dans une adresse de 1719 au gouverneur et à l'intendant de Nouvelle-France, conservée aux Archives publiques du Canada, peuvent écrire : « Vous avez vu établir des manufactures, faire bâtir quantité de vaisseaux, faire des entreprises [...] de goudron, nature, bordages et autres bois de construction, faire des entreprises pour la pêche des morues, des marsouins, loups marins et autres poissons à lard, toutes ces entreprises faisaient subsister des milliers d'hommes. »

La défaite de 1759 devant l'Angleterre et le traité de Paris de 1763 coupent le Canada de la France, l'ancienne mère patrie, pour près de deux siècles. Le risque d'assimilation par les Britanniques, en ces années 1763-1840, est constamment présent. L'échec de la rébellion de 1837-1838 accroît chez les Canadiens français un sentiment d'abattement et d'amertume.

À travers son long isolement au XIX<sup>e</sup> siècle, la communauté canadienne-française, à l'écart des vainqueurs de l'économie que sont les Anglais, est tout entière repliée sur les travaux de l'agriculture. L'Église et les intellectuels engagent sans

relâche toute leur énergie à préserver la langue française et les traditions des aïeux.

Vers les années 1950 et avec la poussée de l'industrialisation, les Québécois rejettent les valeurs rurales, archaïques, qui les étouffaient. La Révolution tranquille des années 1960 consacre un refus de l'isolement, une fierté reconquise. La question du Québec aujourd'hui est toujours l'histoire d'une lutte pour la survivance d'un peuple, que les Québécois soient ou non acquis à l'idée de souveraineté.

CHAPITRE I  
**LA NOUVELLE-FRANCE**  
**(1534-1763)**

1. DÉCOUVERTES ET PREMIÈRES COLONISATIONS  
(1536-1660)

*Les précurseurs*

Après la découverte et la conquête de l'Amérique par les Espagnols et la bulle *Inter Cætera* qui partageait en 1493 le « nouveau monde » entre l'Espagne et le Portugal, des nations européennes telles que l'Angleterre ou la France se sentirent lésées. L'Angleterre la première, et le Portugal insatisfait du partage qui le limitait au Brésil, cherchèrent la « route de l'Asie » au nord des toutes nouvelles possessions espagnoles d'Amérique Centrale et du Sud.

Le roi d'Angleterre Henri VII encouragea ainsi Jean Cabot, dès 1497, à naviguer en route vers les « épices ». Les marchands anglais furent invités à participer à une telle initiative. De 1497 à 1506, les expéditions se succédèrent depuis le port de Bristol, mais cessèrent en ce début du XVI<sup>e</sup> siècle, faute d'or et de pierres précieuses. En 1499, Don Manuel, le roi du Portugal, lançait aussi des expéditions « au-delà des Açores », au nord-ouest de l'Atlantique. Ces expéditions furent un temps communes avec les entreprises projetées depuis Bristol mais s'avérèrent, elles aussi, être un échec, faute d'or. C'est à cette époque qu'une entreprise lusitano-anglaise découvrit, probablement en 1501, le Groenland.

La France, durant les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle, est

absente. Les monarques Charles VIII et Louis XII sont occupés par les guerres d'Italie et se désintéressent de l'Atlantique.

En l'absence de patronage royal, les pêcheurs français, bretons et normands, explorent les bancs de morue de Terre-Neuve dès 1504. Des expéditions plus conséquentes, en nombre de navires et en hommes, sont entreprises, en 1506 à Honfleur, et en 1508 à Dieppe grâce au soutien de l'armateur Jean Ango. Progressivement, d'autres ports français tels que Rouen, La Rochelle ou Bordeaux manifestent leur présence, saisonnière certes, mais régulière au large de Terre-Neuve. Au cours de ces années, les pêcheurs s'identifient d'ores et déjà à une nation française, comme en font foi les querelles pour la délimitation des zones de pêche. Avant 1550, la France semble avoir engagé le long des côtes du Saint-Laurent et de Terre-Neuve le plus grand nombre de bâtiments. L'Angleterre, en effet, profitait des pêcheries islandaises et laissa ainsi le champ libre aux pêches françaises.

L'image du littoral de l'Amérique du Nord se dessine peu à peu, avec le fruit des apports de Jean Cabot, des Portugais Joao Fernandes ou des frères Corte Real. La contribution anonyme des pêcheurs ne doit pas être sous-estimée. Longtemps les îles mythiques nées de l'imagination médiévale, Saint-Brendan, Antilia ou les sept cités figurent sur les cartes. S'y superposent des lieux bien réels ; en 1502, Alberto Cantino dresse pour Hercule d'Este une carte avec le Groenland et Terre-Neuve.

L'Amérique du Nord, aux regards des Européens, n'est que gigantisme, soit « mur de glace », soit terre des « grands fleuves » et de végétation luxuriante. Les faucons, les aigles, les chats sauvages et, surtout, la morue abondent.

Les rencontres avec les Amérindiens sont fréquentes. En 1501, une cinquantaine de « sauvages » sont ramenés à Lisbonne. Pour la première fois, une description ethnographique des peuples d'Amérique du Nord est réalisée par deux Italiens, Alberto Cantino et Pietro Pasqualigo. Partout, en Angleterre, en France, les Amérindiens sont décrits comme « primitifs ». En 1502, ramenés en Angleterre, on les observe « vêtus de peaux de bête » et mangeant de la viande crue. En 1509, une expédition normande rapporte même une pirogue à Dieppe.

Avant les voyages de Jacques Cartier, la période des années

1520-1530 est décisive pour la connaissance du littoral atlantique du futur Canada. Le Portugais Joa Alvarez Fagundès reconnaît la Nouvelle Écosse et l'archipel des Onze mille Vierges — très vraisemblablement Saint-Pierre-et-Miquelon.

En France, l'initiative privée revêt une plus grande ampleur. En 1523, sept banquiers lyonnais s'associent à des banquiers rouennais, les Rucellai, pour confier à Giovanni Verrazano une prospection des « bienheureux rivages de Cathay ».

En Angleterre, en 1527, Henri VIII favorise la constitution d'une flotte qui, depuis Plymouth, repère le Havre Saint-Jean où elle rencontre... morutiers normands, bretons et portugais.

La connaissance des Amérindiens est approfondie. Leurs embarcations font l'objet d'examen attentifs. Les premières remarques relatives aux croyances des indigènes — les indigènes « n'ont aucune religion » — sont notées. L'idée du troc, échange de fourrures contre des grelots ou des couteaux, germe parmi les explorateurs et les marins. Les cartes, entre 1520 et 1530 — celles-là mêmes dont Cartier pourra avoir connaissance — s'affinent.

Grâce à Joa Alvarez Fagundès, les premiers noms micmacs apparaissent sur les cartes. L'Amérique du Nord n'est en fait représentée que par une étroite bande de terrain séparant Atlantique et Pacifique. On en espère d'autant plus atteindre facilement le bienheureux rivage de Cathay, grâce à un possible passage ou à un chenal. L'exceptionnelle carte de Diego Ribero dressée en 1529 pour le compte de l'Espagne dessine la quasi-totalité du littoral nord atlantique, auquel manque cependant le golfe du Saint-Laurent. Tels sont précisément le golfe et le « passage » qu'explorera Cartier au cours de son second voyage.

### *Les voyages de Jacques Cartier*

Le grand aumônier de France mais aussi abbé commendataire du Mont-Saint-Michel, Jean Le veneur de Tellières, reçoit le roi François 1<sup>er</sup> en pèlerinage au mont en 1532. Il persuade son invité de vouloir favoriser l'exploration de l'Atlantique nord, en quête des rivages de Cathay, et lui parle de Cartier.

Avant toute entreprise, le grand aumônier du roi obtint une

interprétation favorable de la bulle *Inter Cætera* de 1493, dans la mesure où il fut reconnu que les terres qui n'avaient pas encore été découvertes par les Espagnols et les Portugais étaient laissées libres au champ de l'exploration par les autres nations.

Jacques Cartier, désigné comme capitaine et pilote pour le roi de France, et devant quérir « grant quantité d'or », recherche un passage vers l'Asie. L'expédition compte soixante et un hommes et deux navires et quitte Saint-Malo le 20 avril 1534. Jacques Cartier a connaissance du détroit de Belle-Isle entre Terre-Neuve et le Labrador par les récits de pêcheurs de morue. S'agit-il d'une baie ou plutôt d'un « destroit », prélude à un passage vers l'Asie ? Cartier se propose d'élucider de telles questions par la reconnaissance de Terre-Neuve le 10 mai, puis du détroit de Belle-Isle et de la côte nord le 27 mai. Aucune véritable découverte le long de ces rivages cependant, puisqu'au Havre de Brest, sur l'actuelle « Côte Nord » du Québec, l'équipage breton rencontre des pêcheurs de saumon. À l'embouchure de la rivière Saint-Charles où les saumons abondent, Jacques Cartier croise un grand navire en provenance... de La Rochelle.

Sur le point de s'engager au sein de l'estuaire du Saint-Laurent vers l'ouest, Cartier manque cependant le vaste bras de mer et se dirige résolument vers le sud, en direction de l'île du prince Édouard. Au sein de ces régions — île du prince Édouard — Cartier se livre pour la première fois, le 7 juillet 1534, à la traite des fourrures. Cartier et ses hommes offrent couteaux et « aulstres ferrements » aux Indiens micmacs. L'étonnement réciproque de la rencontre est vif. À leur surprise, les Européens voient les Indiens donner tout ce qu'ils ont « tellement qu'ils s'en retournèrent tous nulz ». Les Micmacs, de leur côté, sont totalement désorientés ; le premier navire des Français aperçu à l'horizon est pris pour une île flottante couverte d'arbres, et les ours qui y grimpent sont en réalité, au fur et à mesure de l'approche du navire, des hommes !

Le 24 juillet 1534, Cartier remonte au nord vers l'actuelle Gaspé et affirme la souveraineté du roi de France sur toutes les terres découvertes. Une croix haute de neuf mètres est hissée, et solennellement, l'équipage en entier s'agenouille devant l'écriteau en bois où figure l'inscription en lettres gothiques : *Vive le Roy de France.*